



Éthique et esthétique chez Jean de la Fontaine

Ethics and Aesthetics in Jean de la Fontaine

Sana Boiro

Article history:

Submitted: June 28, 2025

Revised: July 28, 2025

Accepted: August 18, 2025

Keywords:

Fable, narrative, value, art, appeal, criticism, morality, customs

Mots clés :

Fable, récit, valeur, art, plaire, critique, morale, mœurs

Abstract

This work has a dual purpose. On the one hand, it aims to highlight Jean de la Fontaine's innate propensity to clean up the morals of his fundamentally depraved era across all social classes. In truth, through his Fables, he strives to educate humans by instilling in them cardinal virtues, in line with his worldview, imbued with higher values. Thus, in his immense body of work, the fabulist offers a diverse range of themes, foremost among which are politics and society, which are integral to people's daily lives. On the other hand, La Fontaine, in the construction of his Fables, demonstrates an unparalleled combinatorial dexterity. He uses all the subtleties of narrative, all the devices of discourse and even rhetoric to satisfy the demands of his art, but also to please a knowledgeable and demanding audience.

Résumé

Ce travail présente une double ambition. D'une part, c'est de mettre en lumière la propension congénitale de Jean de la Fontaine à assainir les mœurs de son époque foncièrement dépravée dans toutes ses couches sociales. En vérité, par le biais de ses *Fables*, il s'ingénie à éduquer les humains en leur inculquant des vertus cardinales, conformes à sa vision du monde, auréolée de valeurs supérieures. Dès lors, le fabuliste offre, dans son immense œuvre, une palette thématique diversifiée, au premier rang de laquelle la politique, la société, consubstantielle au vécu quotidien des hommes. D'autre part, La Fontaine, dans la construction de ses *Fables*, fait preuve d'une dextérité combinatoire sans commune mesure. Il utilise toutes les subtilités du récit, tous les artifices du discours et même de la rhétorique pour satisfaire aux exigences de son art mais aussi pour plaire à un public savant et exigeant.

Uirtus © 2025

This is an open access article under CC BY 4.0 license

Corresponding author:

Sana Boiro,

UCAD, Sénégal

E-mail : boirosana@yahoo.com

Introduction

Dans un monde où la déliquescence des valeurs est une réalité existentielle, actualiser l'œuvre de Jean de La Fontaine est fondamental et revêt un enjeu dont on ne saurait ne pas exagérer l'importance. En réalité, le natif de Château-Thierry est un « moraliste » à part entière, peintre des âmes et des sociétés humaines. Ses *Fables* traitent de l'amour, de l'amitié, de l'ambition, du travail et d'autres.

En fait, de fable en fable, le poète élabore un difficile art de vivre : une vision pessimiste du monde des hommes le conduisait à une philosophie à la fois souriante et résignée, préoccupée de jouissances paisibles dans l'amitié, la culture, l'amour, la communion avec la nature, enfin la retraite spirituelle. La pensée du fabuliste se nourrissait des plus hautes sagesse philosophiques et d'un christianisme authentique, d'où son éthique. Sa délicatesse sensible généreuse, proche de l'esprit des « Lumières », parvenait à unifier diverses aspirations, parfois contradictoires.

Par ailleurs, il appert de noter que l'œuvre lafontainienne relève d'un véritable art. En effet, digne héritier d'Esopé, Jean de La Fontaine ne se borne pas simplement à imiter les Anciens. Il se donne une certaine liberté en enrichissant prodigieusement le récit. Ainsi, il transforme les circonstances de l'histoire et modifie l'équilibre de la Fable pour mieux en dégager la morale.

Par quels leviers linguistiques et choix compositionnels, La Fontaine jumelle-t-il l'éthique et l'esthétique dans son œuvre ? Comment arrive-t-il à se conformer à la tradition classique tout en la transcendant dans son œuvre ? Dans quelle mesure La Fontaine concilie-t-il l'exigence de plaire et celle d'instruire dans ses fables à travers une esthétique narrative raffinée ? Pour rendre intelligible ces interrogations consubstantielles aux fables, nous nous proposerons d'adopter une démarche purement analytique.

I- L'Éthique lafontainienne

Jean de La Fontaine, dans ses récits fabuleux, exprime toute son idéologie vis-à-vis du monde, de la société, des relations et de la condition humaine en attribuant souvent à l'homme une identité animale ou parfois végétale. Les fables relatent incessamment des aventures ou mésaventures qui ne sont autres que l'incarnation de l'humanité. Chaque protagoniste, que ce soit une plante, un animal sauvage ou domestique, possède une particularité dans sa nature ou dans son comportement qui rappelle ce qui est propre, ses défauts

et qualités, ses forces et faiblesses.

L'objectif primordial de l'écrivain est de donner, à travers ses récits fantastiques, un fidèle reflet de la réalité telle qu'il se la présente. Il invite le lecteur à saisir le sens intentionnel des *Fables* de manière à en comprendre la leçon, l'idée ou la philosophie qu'il s'est proposé de transmettre à travers les aventures merveilleuses de ses personnages : « ce n'est pas aux héros que je parle ; écoutez humains, un autre conte, vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons » (de La Fontaine 211).

I.1 L'Ethique politique

Au fil des Fables, La Fontaine tend à s'engager politiquement, à porter un jugement sur l'organisation sociale et les rapports de pouvoir. Il peut, sans crainte de la censure, énoncer ses critiques et proposer des solutions, en mettant en scène des animaux qui sont, en fait des décalques fidèles des hommes. Dans cette optique, il appert de commencer par « Le Loup et l'agneau », fable qui a su résister à l'usure du temps. En vérité, dans la lutte pour la vie, le droit du plus fort l'emporte. La fontaine illustre ce qui pour lui traduit la réalité, en choisissant le loup pour incarner le pouvoir et l'agneau pour évoquer la faiblesse. L'intention du fabuliste est impudemment explicitée en tête de la fable : « la raison du plus fort est toujours la meilleure:/ Nous l'allons montrer tout à l'heure » (de La Fontaine, 2002, 70).

Le Loup et L'agneau se présente comme une fable classique de la Fontaine avec ses étapes habituelles, et un registre didactique masqué par le merveilleux. Cependant, la présence de la morale dès l'ouverture du récit crée une attente particulière chez le lecteur, ainsi que l'apprête, la sècheresse du propos lui offrent sa particularité. L'auteur utilise certainement la violence afin de dénoncer une réalité cruelle, l'injustice qui règne dans la société de son temps entre les puissants et les faibles. Le fabuliste déplore cette réalité, mais montre, par l'intelligence de l'agneau et la férocité du loup, que malheureusement, elle est inéluctable. Il signe évidemment une satire sociale féroce qui met avant le manque de justice et d'équité dans les conflits entre la noblesse et le tiers-état. A cet égard, La Fontaine se présente comme un précurseur des lumières.

Il souligne les ridicules dans les comportements, comme ceux de ces grenouilles qui croient en la vertu d'un gouvernement fort. Il dénonce les injustices qui pervertissent la société de son temps : dans *Le Chat, la belette et*

le petit lapin, il met en cause le rôle du juge et les fondements de la propriété. Après avoir discrètement montré dans l'Ode au roi pour M. Fouquet⁶⁶ l'ingratitude des grands envers leurs serviteurs, il révèle l'abus d'un pouvoir qui contraint ceux qui le subissent à se renier pour sauver leur vie. En effet, dans *la Chauve-souris et la belette*, les allusions aux conflits du XVI^e siècle que comporte la morale explicite, clairement séparée du récit « l'écharpe » pendant les guerres de religion, servait de signes de reconnaissance aux différents partis en conflits et la « ligue », dirigés par les ducs de Guise et de Mayenne, s'opposant violemment à Henri 3 ne sont que des masques qui visent le XVII^e siècle dans lequel vivaient dangereusement les courtisans, parmi lesquels La Fontaine même. Il choisit des exemples moins brûlants que ceux de la fronde, mais personne, en lisant, ne s'y trompait. Les deux belettes, sans foi ni loi, prêtes à « croquer » les faibles comme la « pauvrete » sont nombreuses à la cour et font régner la loi du plus fort. La cour est présentée comme le lieu de tous les « dangers » que les étourdis comme La Fontaine ont du mal à éviter.

La Chauve-souris et les deux belettes fait partie de ces fables qui dessinent une conduite de vie qui permet, à La Fontaine, de vivre dans son milieu : elle allie vivacité et l'alacrité qui plaisaient tant aux courtisans en les divertissant ; elle répond au goût de son époque pour la représentation théâtrale du monde, et en même temps, débouche sur une morale que les comédiens de Molière véhiculaient. Pour Hippolyte Taine :

Il essaie d'inventer une âme à l'usage des rats et des lapins. Il décrit avec complaisance cette âme charmante que Gassendi appelait II (La Fontaine) a défendu ses bêtes contre Descartes qui en faisait des machines. Il n'ose pas philosopher en docteur, il demande permission ; il hasarde son idée, comme une supposition timide, (la fleur la plus vive, et la plus pure du sang. » Il « subtilise un morceau de matière, un extrait de la lumière, une quintessence d'atome, je ne sais quoi de plus vif et de plus modèle encore que le feu. » Il met cette âme en l'enfant comme en l'animal, et nous fait ainsi parents de ses

⁶⁶ La relation entre Nicolas Fouquet et Jean de La Fontaine est prolifique. L'auteur des Fables lui dédie un roman mythologique achevé en 1658. Il rédige aussi des vers en son honneur. La Fontaine entreprend également une description du Château de Vaux-le Vicomte, qui est alors en train de sortir de terre intitulé le songe de Vaux. Sa participation à la cour des écrivains mise en place par le surintendant permet à Jean de La Fontaine de se lier d'amitié avec les esprits les plus brillants de son temps comme celui de Pellisson ou Saint-Evremond.

bêtes. Seulement il en ajoute chez nous une : « seconde commune à nous et aux anges, fille du ciel, trésor à part, capable de suivre en l'air les phalanges célestes, lumière faible et tendre mais qui finit par percer les ténèbres de la matière. » C'est gracieuses rêveries imitées de Platon, vraie philosophie de poète peignent son sentiment plutôt que sa croyance. En effet, c'est le sentiment qui l'attache à ses pauvres héros à quatre pattes, petites gens qu'on dédaigne et qu'on rebute. Il plaide pour eux, il les aime. (Taine 166)

En une analyse déjà moderne, il s'élève contre la domination des peuples forts sur les peuples faibles. En effet, dans le Paysan du Danube, La Fontaine fait d'une concision tout à fait remarquable dans la présentation des nombreuses idées issues de Tacite⁶⁷ afin de critiquer l'impérialisme du siècle de Louis 14, porteur en lui de l'essor de la colonisation et dont il faut rappeler que Colbert⁶⁸ fut celui qui fonda en 1664 la compagnie des Indes orientales et en 1670 celle des Indes occidentales. Le fabuliste présente d'abord des villages autour du Danube en dressant un portrait repoussant avant de faire entendre au lecteur un discours au style direct de ce même pays contre l'envahissant pouvoir romain. L'intervention du fabuliste se fait sous forme d'un plaidoyer passionné pour la paix et le respect des peuples :

Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
Quel droit vous a rendu maître de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivons en paix d'heureux champs et non mains
Etaient propres aux arts ainsi qu'au labourage :
Qu'avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l'adresse et le courage ;
S'ils avaient eu l'avidité,

⁶⁷ Tacite est sénateur romain né en 58 et mort vers 120 après J.C. Il élabore une doctrine politique qui confine au machiavélisme. En effet, Tacite prône l'idée selon laquelle, la fin doit justifier les moyens. Cette doctrine dénote bien le pragmatisme ou le réalisme politique, sans aucune considération éthique.

⁶⁸ Jean-Baptiste Colbert est un des principaux ministres de Louis14. Contrôleur général des finances de 1665 à 1683, secrétaire d'Etat de la maison du roi et secrétaire d'Etat de la marine de 1669 à 1683. Il entre au service du roi à la mort de son protecteur Mazarin, incite Louis14 à disgracier Nicolas Fouquet. Inspirateur et promoteur d'une politique économique interventionniste et mercantiliste. Il favorise le développement du commerce et de l'industrie en France par la création de fabriques et monopoles royaux, étatiques.

Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans humanité. (de La Fontaine 338)

Il renchérit :

A ces mots il se couche et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence,
Du sauvage ainsi prosterne. (339)

Il dévoile aussi comment les puissants exercent leur autorité pour défendre leurs intérêts individuels, au lieu d'assurer le salut collectif : la grue, désignée comme reine des grenouilles les mange au lieu de les protéger ; le chat, appelé à juger un différend, croque les deux plaignants. Bien plus, La Fontaine constate la perverse connivence des opprimés qui acceptent les exactions des oppresseurs : dans *Les animaux malades de la peste*, l'âne s'offre lui-même comme victime expiatoire. Il fait preuve d'une maladresse car il n'a pas l'étoffe d'un courtisan. En effet, il se conforme exactement à ce que le roi avait demandé : l'avoué par chacun de ses propres fautes. L'âne s'accuse donc réellement : on pourrait croire que sa faute va passer pour minime puisqu'il satisfait aussi ses besoins (« la faim ») grâce à un heureux hasard et sans le vouloir vraiment.

La Fontaine transforme sa fable en une sorte de petit théâtre où se déroule une pièce tragique. Au fil des dialogues, le nœud et les péripéties s'enchaînent jusqu'au dénouement fatal. La moralité apporte un des éléments de la satire de cette fable : la dénonciation de la justice. Mais, il faut également au discours de chacun des animaux pour déceler toutes les cibles de la critique (les courtisans, les religieux, les puissants). À travers une fiction animalière, le fabuliste n'épargne pas la cour de son époque et porte un regard assez pessimiste sur la condition humaine en général. Et si l'on en croit Jean Orieux :

Qu'est-ce que cela a à voir avec la zoologie ? En quoi une connaissance scientifique des animaux, de leur anatomie, de leurs mœurs exactes, pouvait-elle servir le dessein du fabuliste ? Certains commentateurs, avec les meilleures intentions du monde, s'y sont laissés prendre. Ils ont cru que La Fontaine avait eu le dessein de dépeindre la vie animale. Alors ils l'ont pris en flagrant délit d'ignorance ou plutôt de fantaisie. C'était facile. (Orieux 156)

I.2 L'éthique sociale

Jean de La Fontaine invite constamment ses contemporains à dessiller leurs yeux pour saisir les enjeux du moment. Enfin moraliste, il trouve toujours un prétexte pour déverser sa verbe casuistique dans le seul but d'extirper les hommes englués dans les ténèbres et de les guider infailliblement vers le bien. Tel semble être son viatique dans le *Laboureur* et ses enfants, pour la société française du 17^e siècle. L'efficacité de cette aventure s'appuie sur l'apologie du travail : « le travail est un trésor » (de La Fontaine 170). Pour exprimer ses idées les plus chères, l'auteur prête une longue tirade au laboureur :

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût.
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main passe et repasse. (170)

Ses propos paraissent très solennels, masquant un secret familial. Le lecteur s'attend donc à découvrir un trésor d'une valeur exceptionnelle. En réalité, le père profite de l'avarice de ses fils pour éveiller leur curiosité et ainsi leur faire connaître les bienfaits du travail, comme le proclamait solennellement Voltaire, dans *Candide* : « le travail éloigne de nous trois maux : le vice, l'ennui et le besoin » (Voltaire 211.) De surcroît, ce jeu d'entreprise pousse ses enfants à collaborer, à unir leurs forces. En fait, le laboureur ne lègue pas à ses enfants un bien matériel, mais un modèle d'instruction que l'auteur transmet à ses lecteurs.

Dans cette fable, Jean de La Fontaine a su faire réfléchir le lecteur à la notion de travail et, peut-être même, le faire adhérer à sa conception du travail proposé par le récit. Pour cela, il a plongé l'histoire dans une atmosphère vive et réaliste qui a permis au lecteur de s'impliquer davantage dans sa lecture ou même de s'identifier aux personnages. Tout comme le laboureur a donné une leçon à ses enfants, l'auteur veut apprendre au lecteur à voir différemment l'activité de travailler. Nous reconnaissons bien Jean de La Fontaine qui parvient à transmettre aux lecteurs certaines vertus morales. Le public du 17^e siècle qui aimait les ouvrages divertissants appréciait donc les fables qui instruisaient autant qu'elles amusaient. Pour Chamfort : « L'homme corrigé par Molière ; cessant d'être ridicule, pourrait demeurer vicieux : corriger par La Fontaine, il ne serait plus vicieux ni ridicule, il serait raisonnable et bon ; et nous trouverions vertueux, comme La Fontaine était philosophe, sans nous

en douter » (de Chamfort 156).

Par ailleurs, s'inspirant d'Alstimius en écrivant *Les Obsèques de la lionne*, La Fontaine met en scène la mort de la reine lionne et le chagrin du roi. Il y établit une caricature de la royauté mais surtout de l'hypocrisie des courtisans et de la cour :

La femme du Lion mourut :
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le Prince
De certains compliments et de consolation
Qui sont surcroît d'affliction.
(...) Amusez les Rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges,
Quelque indignation don leur cœur soit rempli
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami. (250)

Il s'agit d'une satire corrosive de la société française, encline à complimenter. C'est ce que semble suggérer Beaumarchais dans *le mariage du figaro* : « sans liberté de blâmer, il n'y a point d'éloge » (Beaumarchais, acte 5, scène 3, 1976). Cette fable est représentative du second recueil. En vérité, le fabuliste émet une critique des flatteurs et de la cour de Louis 14 en les comparant aux sujets d'un roi Lion. D'après lui, ils s'acquittent des compliments à la manière d'un devoir. Il associe la cour à un pays, ce qui ajoute une dimension lointaine, comme si la cour était différente :

Je définis la cour un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au Prince ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître,
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts. (251)

Aussi La Fontaine fait-il un déplacement conceptuel, dans les deux pigeons, en philosophant sur le thème du voyage. Cette fable développe un thème cher aux écrivains antiques, depuis l'Odyssée d'Homère, celui du retour plus important que le voyage lui-même, fondé sur la double valeur symbolique de l'animal choisi : le pigeon, s'il est « voyageur » est aussi l'emblème de l'amour. Ici le « voyageur » court à sa perte. Il ne reste plus rien de l'aspect glorieux, ni même enrichissant du voyage puis que la morale de la fable est de ne pas

chercher au loin ce qu'on peut trouver, près de soi :

Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas ! quand reviendront de semblables moments ?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?
Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ? (277)

En outre, cette fable nous confirme le rôle de ces apologues, bien destinés aux enfants contrairement à ce que le premier recueil, dédié au jeune Dauphin alors âgé de 9 ans avait pu laisser croire. C'est aux lecteurs adultes que s'adresse La Fontaine, et sa fable joue un double rôle, comme beaucoup d'autres, elle conseille une forme de sagesse prudente : éviter de prendre des risques, éviter de se mettre dans des situations qui peuvent comporter de dangereux hasards. Mais, c'est aussi lui-même que le fabuliste nous peint, « voyageur » volage en amour, assez semblable au pigeon en fait. Il développe ici, par opposition, un idéal d'amour parfait, où l'homme échapperait à l'ennui par ses seules richesses intérieures.

Nonobstant sa portée didactique, la fable La Fontainienne a été pourfendu. En effet, Rousseau pense qu'elle contribue à pervertir les enfants :

On fait apprendre les fables de La Fontaine à tous les enfants, et il n'y en a pas un seul qui les entende. Quand ils les entendraient, ce serait encore pis ; car la morale en est tellement mêlée et si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porterait plus au vice qu'à la vertu. Ce sont encore là, direz-vous des paradoxes. Soit ; mais voyons si ce sont des vérités. Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre parce que quelque effort qu'on fasse pour les rendre simples, l'instruction qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut saisir et que le tour même de la poésie, en les lui rendant plus facile à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir, en sorte qu'on achète l'agrément aux dépens de la clarté. (Rousseau 176)

II. L'esthétique de la Fontaine

Les pièces des divers recueils présentent généralement les deux composantes de l'apologue ésopeque : un récit et une moralité. Certaines d'entre elles gardent aussi dans leur structure, quelques traces de l'emblème humaniste. En

vérité d'un naturel parfait, Jean de La Fontaine est un virtuose de la narration. Style extrêmement souple, se prête à l'expression de tous les sentiments. Son vocabulaire reflète toutes les richesses de la langue classique, tout en empruntant volontiers des tours de langage au 16^e siècle, notamment à Clément Marot et François Rabelais. Mais, l'ensemble se caractérise par le dépassement de tous les cadres rigides. De subtils modulations président à l'extrême diversité des fables. Jean de La Fontaine varie, à l'infini, la place et l'expression de la moralité : ici implicite, la commune à deux récits, ailleurs dévolue à un personnage. Selon Patrick Dandrey :

L'esthétique de Jean de La Fontaine procède à l'évidence de ce génie de la souple proportion, de l'habile adaptation, de la délicate convenance. Les contradictions perceptibles entre les moralités de certaines fables se résolvent dans cette perspective ; une attitude de mesure entre deux défauts extrêmes en réponse à telle situation précise devient dans telle autre un excès disproportionné par rapport à son contexte.⁶⁹

La Fontaine pratique, à sa façon, un style qui transpose à l'écrit l'ironie spirituelle et mondaine de la conversation du salon. Il n'hésite pas à prendre un registre métalinguistique et s'adresser directement à son lecteur, voire un lecteur précis tel qu'un prince ou un courtisan, dont il était, cependant, le nom. Contrairement à ceux-là, on n'y trouve pas, cependant, les vers libres. L'auteur varie, en effet, d'un distique, voire d'un vers à l'autre le nombre de syllabes mais y met toujours au moins une assonance, et souvent une rime. Toutefois certaines, tel le Meunier, son fils et l'âne et le Vieillard et ses enfants, sont en alexandrins réguliers.

Aussi les portraits incisifs abondent-ils qui, en quelques mots, rendent compte de la personnalité, de l'originalité des êtres : la belette ennemie des souris et la belette adversaire des oiseaux voisinent avec la Chauve-souris au comportement opportuniste. Les dialogues, tout en introduisant vie et mouvement, précisent cette spécificité des caractères : le lion s'exprime avec assurance et détermination ; le renard avec habileté ; l'âne avec une modestie naïve.

La morale est porteuse de didactisme, mais souvent atténué par

⁶⁹ Patrick Dandrey, La Fontaine et la poétique de la fable : une esthétique du plaisir, conférence au lycée Louis-le Grand, le 2 décembre 2010.

l'humour ; elle se trouve condensée généralement en un bref précepte, ce qui évite la lourdeur de la démonstration : « plutôt souffrir que mourir, / C'est la devise des hommes » (de La Fontaine 81). Il ajoute : « Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami, / Mieux vaudrait un sage ennemi » (245).

Par ailleurs, dans l'esthétique lafontainienne, les animaux sont affabulés de noms et surnoms, de grades et de titres de noblesse. Les silhouettes sont croquées d'un trait de plume (Le Héron « au bec emmanché d'un long cou ») ; le caractère d'un personnage est rendu par une image, une expression (Le Chat tartuffe, « un saint homme de chat. »)

En définitive, ce qui fait l'unité des fables, c'est la gaieté qui parcourt toute l'œuvre, ce qui mélange d'ironie et de naturel où l'on entend, reconnaissable entre toutes, la voix flexible de La Fontaine, gaieté grâce à laquelle aucune œuvre n'illustre mieux le précepte classique : « instruire et plaire »

Conclusion

Sans pousser aussi loin que Taine, il faut convenir que certaines fables visent directement la société du 17^e siècle. Comme Molière et La Bruyère, pour peindre l'homme de tous les temps. La Fontaine a observé les hommes de son siècle. Le fabuliste prend sa plume, non pour divertir et amuser, mais pour enseigner, pour donner une leçon, d'ordre moral, philosophique et même politique, pour révéler, rappeler, prôner la vérité.

Aussi, la fable est-elle, volontiers mode de contestation et de revendication ; elle tente de contre balancer par le pouvoir de la parole les pouvoirs établis. Son but fondamental est une « morale », mais elle la transmet grâce à un art, autrement dit, elle a toujours recours à un récit inventé et ingénieux. La leçon par le détour de la fiction, de l'imaginaire, de l'in vraisemblable souvent, notamment du travestissement animal, lequel a fini par apparaître comme la caractéristique du genre.

Malgré le constat de la misère humaine, il se dégage des fables une philosophie sereine. L'univers n'est pas si mal construit. A l'homme lancé dans la quête du bonheur, La Fontaine propose un art de vivre fait un mélange d'épicurisme et de stoïcisme, de désir de profiter et de volonté de maîtriser son destin. Il convient de vivre libre, de jouir de l'existence en un bonheur simple et insouciant. Certes, il faut tenir compte des autres, ne pas se replier sur soi-même, mais il faut savoir refuser l'aliénation de l'engagement, dominer

tout ce qui perturbe l'équilibre, comme la douleur et la mort.

Au demeurant, cette étude nous a permis de voir l'intemporalité de l'œuvre lafontainienne. En effet, celle-ci est le reflet des sociétés modernes qui sont en proie à des vices entraînent la déliquescence des valeurs fondatrices.

Œuvres citées

- Beaumarchais, Pierre-Augustin. *Le Mariage de Figaro*. Folio, 1974.
Chamfort, Sébastien-Roch Nicolas. *Éloge de La Fontaine*. Flammarion, 1970.
Dandrey, Patrick. *La Fontaine et la poétique de la fable : Une esthétique du plaisir*.
Conférence donnée au lycée Louis-le-Grand, 2010.
La Fontaine, Jean de. *Fables*. Librairie Générale Française, 2002.
Orieux, Jean. *Jean de La Fontaine*. Folio, 1976.
Rousseau, Jean-Jacques. *Émile, ou De l'éducation*. Livre II, Flammarion, 1970.
Taine, Hippolyte. *La Fontaine et ses fables*. Hachette, 1970.
Voltaire. *Candide*. Librairie Générale Française, 1995.

How to cite this article/Comment citer cet article:

MLA: Boiro, Sana. "Ethique et esthétique chez Jean de la Fontaine." *Uirtus*, vol. 5, no. 2, August 2025, pp. 595-606,
<https://doi.org/10.59384/uirtus.2025.2980>.